

Que veux-tu, mon cher ami, ils souffrent, et quand ils souffrent, ça prend des formes. Celles de l'intolérance, ou de l'indifférence glaciale, ou pire encore : ils tuent et perpétuent la violence, comme s'il s'agissait d'un jeu. Ils pensent par exemple qu'un bon Indien est un Indien mort. Ils sont convaincus qu'ils sont cools quand ils pensent ça. Mais, toi, tu n'es pas comme eux. Tu es différent. Tu cherches les forces.

J'ai arrêté d'écrire. Je cherchais ma réponse dans les autres et ai finalement compris que se taire était un exercice bien plus utile que celui de dire. Plus difficile aussi. Le créateur cherche à comprendre sa place dans le monde. Il regarde autour de lui et en lui, et voit la désolation. Il veut la dire pour la conjurer. C'est le point de départ. L'exercice de sa vocation consiste à changer la peine qu'il éprouve en beauté. La conscience d'un Éden possible est la phase de mutation, sorte de voyage intérieur vers la lumière, qui le change en véritable poète. La distorsion ainsi créée entre l'état de rêve éveillé, blindé d'espérance, et le choc d'une réalité dure et inadaptée, le condamne à cette quête insensée d'un paradis perdu devenu terrestre à qui il veut donner chair. Il sait que sa récompense sera de mourir, sans douleur, dans son sommeil, emporté par ses anges. Il dit qu'il faut bien faire en attendant. Communiquer, agir, faire avancer la chose. Il saura bien, s'il le rencontre, que l'Éden existe. Il croit en la puissance de l'esprit régénéré par le souffle de Dieu. Il pense que le rêve est inoffensif en ce qu'il génère des pensées riches et nouvelles, des sensations généreuses et pures. On peut lui faire confiance. Sa philosophie de l'espoir ne nous fera jamais de mal. Il donne la beauté au monde qui, dans le mystère obscur de l'empathie, et reconnaissant qu'on la lui donne, la mange comme du bon pain. Il, mais, je

pourrais dire elle, à tant vouloir quitter la matière, preuve et cause de sa déchéance fondamentale, la transforme à la manière d'un alchimiste, la sublimise, en esthète inspiré de la création, pour finir par la dépasser totalement. Moi, je m'en vais croire aux paroles sacrées du poète, parce que, quand je contemple le monde, je pleure. Je comprends que j'ai besoin de sa force.

Voilà ce qu'elle écrivait il y a quelques mois. C'était une autre alors, et confondant cette réalité mouvement qui la faisait dire et mentir. Elle avait conscience de la transformation permanente. Son mensonge à elle, c'était le goût mauvais qu'elle avait dans la bouche, son rejet de la souffrance encourue ; la colère la possédait comme un démon. Le docteur le lui avait dit : le mouvement est l'essence de la vie. Et, en effet, tout bougeait tout le temps. À l'époque, quand elle commença à écrire, il y avait un cri sourd, un manque, qui lui déchirait le ventre, si bien qu'elle n'avait plus eu le choix. Ça n'était pas bien nouveau pour elle, cette douleur qui remontait du fond des âges, mais elle perdait son calme comme on perd son sang. Le temps passait, et force était de constater que rien ne se passait jamais. Peu à peu, elle avait sombré dans une sorte d'état d'urgence. Rendue au crépuscule de sa vie, elle discernait mal le contour des choses, et elle avait peur de ces heures entre chien et loup, de toute la violence contenue en elle, de la mort tapie dans le noir de la forêt d'ébène quand elle ne faisait que rêver d'aurore.

J'ai arrêté de leur écrire. Ils ne devaient pas m'apporter de réponses. Ça n'était pas leur rôle, et puis chacun avait suffisamment à faire avec soi, tant et si bien que l'autre devenait poids, charge encombrante. Aider supposait qu'on passe du temps au service de l'autre, sans compter ses efforts. Et presque tous semblaient à peu près d'accord là-dessus : l'individualisme, cette philosophie du soi pour soi, avait du bon. Et puis, la compassion n'était pas à l'ordre du jour. J'étais maladroite, exigeante et confuse. Je voulais obscurément qu'ils me ressemblent. Je cherchais à leur dire : je suis là, près de vous. On est ensemble. On est le monde. Il est possible de vivre en

paix. Vous verrez, c'est plus fort que tout. Mais, n'y voyant pas moi-même, comment auraient-ils pu objectivement croire en moi ? Croire, c'était un acte de foi inconscient, bien sûr. Vouloir le monde à son image, c'était un peu se prendre pour Dieu, et vouloir créer un endroit solennel où la communication devenait communion. Les rapports avec les autres s'en trouvaient forcément déréglés. J'étais à la recherche du pareil, le double confondant, mais je ne le savais pas encore. L'échelle à laquelle se déroulait la pièce était d'un autre ordre et mes réalisations spirituelles finalement plutôt médiocres. Je disais vous et crevais d'envie de dire tu. Sans doute, le double était parmi eux, mais je ne connaissais pas son visage. Je pensais que ça n'avait pas d'importance. Disons que lui et eux, c'était un peu la même chose. Bien sûr, je me trompais, on ne s'adresse pas à eux comme on s'adresse à Dieu. Mon intuition avait travaillé sur un mode inconscient : cette moitié manquante de moi-même, cet autre je, unifiée à moi, serait Dieu. J'avais toujours pensé ainsi. Seulement, j'avais oublié que c'était là le but ultime de mon existence, si bien que je mélangeais tout.

Alors, j'ai arrêté d'écrire. De leur écrire. Je me disais comme ça, chaque fois que tu as envie de leur écrire, prends ton cahier et ton stylo plume, et écris pour toi. C'était dur, des fois, parce qu'ils donnaient envie qu'on leur parle. Ils appelaient, invitaient à réagir, à passer des moments avec eux. Ça aurait pu être simple, mais ça ne l'était pas, parce dès qu'on parlait, c'était foutu. Il y en avait toujours un de trop (souvent le dernier arrivé), un qui dérangeait, qui faisait de l'ombre. Timide ou audacieuse, sa présence faisait planer un doute, et on n'aimait pas ça. Et le petit quelque chose qui n'allait jamais, je me disais que c'était moi.

Elle avait cherché de nouveaux amis, des personnes avec qui elle se sentirait en confiance. Le manque la rendait dingue. Elle ne savait pas que c'était ça, que l'anomalie était en elle, et le rejet de la croyance en l'existence de l'amour de sa vie, le seul, le vrai, l'unique amour de sa vie. Elle avait abandonné son rêve d'unisson parfait, et

souffrait de l'absurdité de sa vie. Sans lui en son cœur, les saveurs étaient fades, les couleurs pâles, plus rien n'avait de sens. Un sentiment d'abandon, froid, dur, clinique l'avait envahie subrepticement, comme l'endormissement d'avant la mort. En résultat, et pour combler le vide, un peu par désespoir, elle se jetait à la face du monde, à corps perdu. Elle le forçait à communiquer avec elle. Elle sentait confusément que c'était un peu malade, ce besoin de crier : je suis là. Est-ce que tu m'entends ? Aide-moi, s'il te plaît, aide-moi. Une fois, elle avait cherché le mot dans le dictionnaire. Schizophrène. L'ambivalence des pensées, des actes, ça lui plaisait bien. Le repli sur soi, elle n'y avait pas songé. Elle lui aurait préféré : schisme dans la personnalité. Être soi et l'autre rêvé, ensemble et alternativement. Ce dessein la fascinait à des niveaux subtils. Elle n'aurait su dire pourquoi. Évidemment, l'idée qu'elle se faisait de son hypothétique schizophrénie justifiait son double : elle l'incarnait. Il se fondait en lui. Dans ces conditions, c'était avec grâce qu'elle acceptait d'être possiblement sujette à l'anomalie psychique. Elle trouvait cela romanesque. C'était tacite, entre elle et elle, une règle préétablie, un dogme entendu : quelle que soit l'implacable dureté du monde, l'abject dérèglement de l'esprit humain, elle accepterait toujours de souffrir si c'était par amour. Elle cherchait confusément : la douceur était absente du monde qu'elle s'était bâti à coup d'acceptations répétées et successives. Elle s'était progressivement habituée à cette idée : ma vie n'est pas si mal. Pourtant, son corps était brûlé, son cœur ruiné et dévasté. Elle voulait le baume qui la guérirait. L'harmonie serait le fruit de cette rencontre du troisième type. Elle plaçait sa confiance en Dieu, et écrivait. Là, bientôt, se dessinait l'espace de profond repos dont elle rêvait : les plages, les vents, les océans. S'allonger nue. Fermer les yeux. Une extase sensuelle et immobile. On allait tous s'en sortir. On serait comblé, au-delà de nos espérances. Et puis le doute, nerveux, grimaçant, resurgissait. La gueule qu'il avait n'était pas belle à voir. À nouveau, la peur durcissait les traits de son visage, car si la réponse n'était pas dans l'autre, si on ne trouvait là que du verre brisé, des monologues en pierre froide comme le marbre poli, des illusions à faire pâlir et donner la

nausée, à quoi cela servait-il de se tourner vers le monde, avec confiance et douceur dans la certitude de lendemains qui chantent dans la splendeur régénérée du matin ? Ne valait-il pas mieux rester en soi, dans la défensive, attendre que ça se passe, le temps, les coups du malheur, sans faire d'histoire, et rester là ? L'absurdité dans laquelle la plongeait cette perception du monde ressemblait à un mauvais cauchemar. Elle tentait de se résigner : ne rien faire, laisser l'orage frapper où il voulait, et s'en aller après la fatale et tragique dévastation, et prier. Qu'on lui accorde la grâce et l'abondance dérivées de la divine présence. Elle rêvait d'une fin heureuse.

Je confondais abondance et excès, limite et extrême. J'étais perdue. Les mots, par exemple (il m'en fallait des tonnes), ne me rassuraient pas. Ils n'étaient jamais assez. J'étais toxico et mon shoot, c'était l'amour, une cité imprenable, perchée sur les hauteurs d'une montagne enneigée. Les mots n'étaient que la gangue. Souvent, derrière, au cœur des gens creux ou tristes, il me semblait qu'il n'y avait rien, rien en tout cas qui pût combler l'intolérable absence. L'extérieur était illusoire, et pourtant il fallait bien un peu de chair, de peau, de salive. Tout rendait dingue, et même si je n'étais pas réellement malade, la réalité me saignait. Le plus souvent, l'enfer était en moi. Je disais que c'était le monde qui n'allait pas bien, mais, je le savais intuitivement, j'étais le vrai coupable. À force de me poser en victime, je devenais martyr pathétique, qui pleure dans la soudaine conscience de son sacrifice humain : ma vie, je la donnerai, pour passer de l'autre côté. Un peu de dignité aurait permis de redresser tout ça, essayer les larmes, me tenir debout, sans peur, avec courage et détermination. Mais, les démons rôdaient, et, comme un vilain courant maritime, les lames m'entraînaient dans les abîmes de l'ignorance, au fin fond de la douleur. L'impatience, par exemple, rendait les choses bien pires qu'elles ne l'étaient en réalité. C'était comme un filtre qui teintait les objets de découragement et d'infinie tristesse. Il fallait tout tout de suite, si bien que l'amour devenait impossible, et le bonheur, une souffrance. D'où le spleen. Le présent n'était jamais à la hauteur de l'expectative. Il fallait grandir. D'où la

mélancolie. Deux choses, pourtant, semblaient faire exception à cela : l'art et Dieu. L'un et l'autre me maintenaient ici. En cela, j'avais de la chance. Dieu était l'arbre de vie : les racines, le tronc, les fruits, les fleurs. Toute la vie était contenue dans la parabole. L'art était le canal du merveilleux. Quand on considérait toute cette matière, taillée dans le roc, travaillée avec amour et minutie, le plus souvent dans l'abnégation, pour faire naître la beauté, montrer du même coup que ça valait la peine d'être, de vivre, de regarder autour de soi, simplement pour voir et sentir, on était saisi d'émotion. Le créateur, qui donnait la vie et la reprenait, avait créé, dans son infinie bonté, sa nuée de créateurs, comme il avait dessiné les abeilles, les étoiles ou les mers du Sud. Régulièrement, il leur soufflait dans les bronches : que leur œuvre porte assez de lumière en elle pour guider et prendre un peu de la souffrance des hommes. Il n'aimait pas voir ses fils plonger dans l'affliction. Il leur avait donné les outils pour transcender la matière. Alors, de fait, dans ce processus du donneur qui donnait, tout partait des sens (l'œil, l'oreille, la main) qui transmettaient les informations au cerveau. Un autre petit courant allait irriguer le cœur. Ça, c'était le secret de Dieu : comment relier l'esprit à la matière. Il avait beaucoup travaillé là-dessus, mais, quoiqu'il fit, et quelque génial qu'il fût, l'homme serait toujours au-dessous de tout. Ce qui rendait la notion de perfection encore plus séduisante. Pour commencer, rencontrer l'amour parfait supposait d'avoir gravi soi-même certains degrés de perfection. Les vocations se révélaient tôt dans l'existence. On se faisait les dents dessus, on s'entraînait dur, pour en extraire les arcanes parce qu'on sentait bien qu'il y avait une dimension puissamment magique derrière ce décor, ce trompe-l'œil à la manque.

Son job à elle était d'écrire et de composer des chansons. C'était comme ça, chacun naissait sous une certaine configuration. L'artisan boulanger, quand il pétrissait son pain blanc, se rendait sans doute plus utile à l'impeccable floraison du monde, mais son expérience à elle lui permettait de donner plus de valeur et d'importance à ce qu'il était convenu d'appeler alors un art mineur : il lui semblait qu'une

œuvre capable de sauver des vies aurait mérité une désignation plus noble, moins subalterne en tout cas. Non, elle n'avait pas la prétention de dire que son œuvre à elle fût capable d'amener à de tels résultats. Simplement, elle travaillait d'arrache-pied. Comme la fourmi, elle se mettait littéralement au service de l'autre, la communauté. Faire du bien. Rien n'avait plus d'importance à ses yeux. Bien sûr, elle partait d'elle, son expérience devenait le centre, le point d'ancrage et de connexion au monde, et mettait tout son cœur à l'ouvrage. Ça valait la peine. Donner corps à de petits êtres aux formes abstraites, condensées et curieuses que constituaient les chansons était pour elle une forme de grâce, un puits de lumière, comme elle disait. Ce processus la remplissait de bonheur et d'émotion. Elle pleurait souvent devant ces miracles répétés, dont la source ne semblait jamais se tarir, et, chemin faisant, s'étonnait de l'évolution subtile que prenait sa création, qui se faisait le miroir de sa vie. Là, il lui semblait qu'elle allait du plus lourd au plus léger, du plus sombre au plus lumineux. Il semblait clair que, dans le miracle de ses naissances, ces différenciations du petit et du grand art n'existaient pas. Il y avait ceux qui faisaient ça pour l'argent, et les autres, qui n'avaient jamais pu faire autrement. Mais, quand elle écrivait plus longuement, comme à un ami, qu'elle noircissait des pages et des pages sans penser, elle se retrouvait bientôt face à elle-même, et, pendant des jours, chevauchait avec et en elle-même, et n'avait plus tant besoin des autres. Elle s'équilibrait dans ce processus de l'écriture. Alors, bien sûr, il n'était pas question de littérature. Elle n'était pas à ce niveau, et n'aurait jamais su écrire de roman, par exemple. Elle avait essayé avec des personnages fictifs, les avait inventés, avec des noms, des histoires. Il lui était apparu que c'était de loin le mode du journal intime qui l'excitait le plus, sans doute à cause de l'accompagnement qu'il proposait au quotidien. Le journal intime était l'ami qui n'était pas là. Alors, il lui semblait qu'on s'adressait à lui avec sincérité, sans travestissement, qu'on lui livrait ses peines. Au fond, rien d'étonnant à cela : c'était l'intimité qu'elle aimait.

Ça s'appelait : journals. La faute, c'était volontaire. Le récit était fragmenté. Je faisais dire à mes personnages tout ce que j'avais envie de dire, leur faisais vivre, jusqu'à l'indécence, tout ce que je vivais. N'importe qui me connaissant un peu aurait pu voir que je parlais de moi tout le temps. Mes héros étaient des masques. Je leur donnais la vie comme à des marionnettes. C'était excitant, puisque les je se multipliaient, sauf qu'il fallait que tout s'organise et soit cohérent : les actions, l'intrigue, la psychologie. Il fallait connecter les personnages entre eux, une tâche à peu près aussi ardue qu'elle l'est dans la vie. Alors, j'avais un petit narrateur qui disait : il fait ci, puis il fait ça. Voilà exactement ce à quoi il songe. Ou encore : tout ça la pousse à écrire une lettre qui commence par ces mots..., et je donnais les mots. Quand j'y pense, c'était un vrai cauchemar. Je vivais mal l'imposture. Et puis, l'écriture me faisait mal. C'était une vraie peine. Je n'avais pas mis de point final à journals. J'allais peut-être y revenir, quand je serais plus calme, et capable d'articuler. Tous les chanteurs disaient qu'ils manquaient d'imagination pour écrire des romans. Ça n'était pas forcément vrai. Mais, on se retrouvait toujours face à l'absurdité de ce pourquoi l'on écrivait et la douleur de jusqu'où on voulait aller.

Un café, s'il vous plaît. La chaleur dans la bouche. L'amertume colle aux dents. On ne devrait pas, on le fait quand même. On devrait savoir : c'est la maladie, c'est là la vieillesse. Ils ne seront plus jamais comme avant, tout ravalé et prendre sur soi. J'étais partie, j'avais quitté la pièce et les avais laissés seuls. La fuite évitait que je n'explose ou que je ne pleure. Je ne voulais pas que ma mère meure. Je vivais la chose très mal, un peu comme un abandon de la part de Dieu. Ma mère était croyante. À quarante ans, elle reçut des grâces. Jésus. La lumière. La chaleur. Toutes ces choses. Ses extases mystiques, de même que sa recherche de Dieu, étaient tatouées dans ma mémoire d'enfant. Ce fut elle, plus encore que mon père, qui m'avait transmis le goût de la spiritualité, comprendre le monde, comme ça. Et là, de la voir sur le lit d'hôpital, entre la vie et la mort, avec les perfusions, l'aide respiratoire, et son visage tuméfié, recou-



vert de bandages, je ne pouvais m'empêcher de penser à l'abandon de Dieu. Mon père m'avait prévenue : elle est méconnaissable. En effet. C'était à la limite du supportable. Et, même dans cette période de doute extraordinaire, quand j'étais à deux doigts de pleurer à la mort, mon portable sonnait. Un ami venait aux nouvelles, dans les églises, dans les parcs, dans les cafés, me réchauffait, de quoi tenir bon. J'avais si mal : je ne pensais plus qu'à ça. Cette souffrance atroce, ma colère, ma mère, ceux qui s'en foutaient. Je m'efforçais de ne pas les tenir responsables. Je prenais sur moi et me trouvais déçue, comme à chaque fois que je réalisais : je suis incapable d'aimer. La dépression du juste. J'étais secouée. Une fois encore, la pensée atroce de celui qui se sent toujours aussi seul, abandonné dans son désespoir de n'être jamais à la hauteur de l'amour qu'il entrevoit. Je tournais mes yeux mouillés de larmes vers la vierge Marie et lui disais d'intercéder en notre faveur, nous donner la force de faire face et de produire le miracle de la compassion, pour nous, pour elle, pour l'humanité. Ma mère, s'il vous plaît, pas ma mère... je disais, les yeux mouillés de larmes.

Elle avait pris le pari et le parti d'aller encore plus loin sur le plan artistique. Certaines circonstances sont propices à de tels dépassements. Elle le savait, c'était inscrit dans ses gènes : c'est dans le danger qu'on touche ses limites, qu'on les pousse plus loin avec l'énergie du désespoir. C'était au cœur de l'extrême qu'elle l'avait appris : plus la souffrance était vive, plus il devenait urgent de s'en libérer, et s'en extraire, voire même de l'utiliser comme on le ferait d'un palier. Puisqu'elle avait échoué avec la fiction, qu'elle trouvait le mode de l'autobiographie indécent, voire dangereux sur le plan de sa propre psychologie, elle avait opté pour ce qu'elle appelait le sans nom, l'absence totale de références. Écrire était devenu un mal nécessaire. Tout balancer, comme elle disait, comme elle l'aurait fait avec le texte, forcément plus concis, d'une chanson. Elle aspirait à autre chose, un autre air. Il y avait cette dichotomie entre ses visions et sa perception du monde. Elle croyait à l'humain, l'homme, sa bonté intrinsèque, sa capacité à entendre l'amour. Même chez le plus

instable ou turbulent des sujets, elle trouvait toujours une part de lumière. Alors, évidemment, le manque d'assise ou de distance aidant, elle se prenait de cuisantes déculottées virtuelles. Dans le silence gêné qui suivait ses actes de candeur, et ses preuves de bravoure, elle tendait l'autre joue. Aucun son ne sortait jamais de sa bouche. Elle ne voulait pas blesser, au mieux, faire réfléchir, aider à voir plus clair, comme le reflet d'un miroir fait état de la fatigue, du vieillissement ou de l'anxiété. C'était pire puisque sa déception l'atteignait dans son cœur, pour y laisser des blessures qui ne se refermaient jamais tout à fait. Elle tournait et retournait les choses dans sa tête jusqu'à ce qu'elle fasse naître la force du pardon, et la force tout court, pour tenir debout, seule, sans le besoin de l'autre qui lui fournirait un certificat bidon qui reconnaisse la valeur de son existence. Le doute était la clef de voûte à sa peur d'être. La compassion, dont elle vantait tant les mérites, n'était qu'un alibi à sa trouille de ne pas être aimée ou reconnue. Écrire, oui, ça la défoulait. Elle parlait à la partie manquante, l'ange peut-être, et exorcisait sa peine. C'est alors seulement qu'elle pouvait s'endormir, disparaître dans le sommeil qui lui permettait de ne plus penser à rien. Elle disait : j'ai failli craquer, et s'apercevait qu'elle n'avait pas craqué. Tout cela lui était à présent nécessaire : le silence, les oiseaux, la pluie et l'arc-en-ciel. Seule la nature, avec son fer à souder pour conte d'enfant, le repli sur soi, pouvaient finalement arriver à provoquer la réconciliation des désirs contradictoires, le soi et l'autre, et les rassembler. L'éparpillement, l'anxiété et la négativité du monde étaient par trop présents en elle. Ça la blessait. Elle aurait aimé leur opposer un sourire radieux, lumineux, mais, la porte restait désespérément fermée. Dessus, on avait cloué le panneau où les mots manque d'amour s'affichaient.

Certains d'entre eux, on entendait à peine leur voix, voulaient de la poésie pure. Il fallait sortir de soi, exploser, se lever et ouvrir la bouche pour dire qu'on était d'accord, qu'on aimait la poésie pure et qu'on en faisait. Prendre la parole devenait un acte de courage. C'était agir. Les plus malades d'entre eux envoyaient des cercueils et

des loups affamés. Ils disaient qu'ils en avaient marre des violons. Voilà ce qu'ils disaient : marre des violons. Plus tard, avant de s'effacer complètement, ils disaient que c'était pour rire, que ça n'était pas vraiment sérieux cette histoire de violons. C'était leur façon à eux de dire qu'ils regrettaient, mais, moi, je n'avais plus les nerfs. J'avais oublié ce que c'était de rire. Je partais et les laissais là. Je ne les chercherais plus du regard. C'était seul que l'oiseau déployait ses ailes et prenait son envol. Pourtant, je luttais avec l'idée simple et l'évidence presque mathématique : si nous étions plusieurs, nous n'étions plus seuls. C'était oublier qu'il pouvait y avoir un isolement bien plus tragique pour celui qui détestait la compagnie du loup que pour celui qui choisissait de s'isoler dans la forêt pour en devenir l'ami.

Elle était à bout, elle se sentait sale à cause du cœur gros et de l'inquiétude réveillée à chaque instant du jour et de la nuit. Cependant, la chaleur du bain lui faisait du bien. L'éclairage lui changeait la couleur de la peau, la pluie, le casque de ses cheveux. Parfois, elle basculait dans une sorte de contraire. Des images la rasséraient, des attentions particulières : tiens, prends, c'est du pain d'épice au miel en forme de cœur. Elle n'avait pas très faim, mais, elle se disait qu'elle pouvait tout prendre, tout ce qui viendrait à elle. Qu'elle ouvre seulement les bras, les yeux levés au ciel. C'était beau la pluie qui tombait. Elle ne disait plus rien. Elle ne ferait qu'écrire au-dedans d'elle-même. Il n'y aurait aucune structure. Son travail ne serait pas comme les autres. Elle n'essaierait pas d'être qui elle n'était pas. Elle dirait juste, rien. Elle serait juste, rien. Personne ne vieillirait plus. Elle partirait d'un seul coup pour ne faire chier personne et pour que personne ne souffre. Elle ferait ça, pour personne.

J'avais embrassé sa bouche édentée. Elle en redemandait. Cette tendresse. Ce baiser. Je pouvais comprendre. Cette tendresse, ce baiser. Là, le message d'amour était plus clair, pourrait la toucher au fond de son amnésie. Elle ne s'en souvient pas (c'est mieux ainsi), des moments où la crucifiait sa souffrance. Elle disait que, quand